Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 73 (1985)

Heft: [1]

Artikel: Maîtresses à bord

Autor: Daumont, Eliane

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-277434

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CELLES QUI CREENT OU REPRENNENT UNE ENTREPRISE
MAITRESSES A BORD

Les femmes travaillant à leur compte restent encore peu nombreuses en Suisse : 29,5 % de l'ensemble dans le tertiaire, où on les trouve surtout à la tête de petites entreprises, mais seulement 8,4 % dans l'industrie et 0,52 % dans l'agriculture. Il faut donc saluer le courage de celles qui décident, contre vents et marées, de reprendre une affaire, ou d'en monter une de toutes pièces. C'est à quelques-unes d'entre elles que nous consacrons notre dossier de ce mois, sous la forme d'une galerie de portraits.

Un dossier qui, empressons-nous de le dire, ne veut rien démontrer, et surtout pas que la réussite est à la portée de chacune (non, il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir !). Mais un dossier que nous espérons quand même tonique, à une époque où il n'est malheureusement pas toujours facile d'échapper à la tentation du misérabilisme.

ANNE : UNE PASSIONNEE DE LA COMMUNICATION

Imaginez un instant que vous soyez organisateur-e de spectacles, que vous ayez vendu tous les billets pour une soirée et qu'au dernier moment, un des artistes déclare forfait. Situation plutôt embarrassante, non ? Vous pouvez bien sûr rembourser les billets. Mais depuis peu, vous pouvez aussi appeler une boite spécialisée à Genève. Anne Biéler, qui en est à la fois la tête, les bras et les jambes, vous tirera d'affaire en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

A notre question de savoir pourquoi elle s'est lancée dans la promotion et la diffusion de spectacles, elle nous répond que c'est un peu par hasard, un peu par nécessité, un peu...

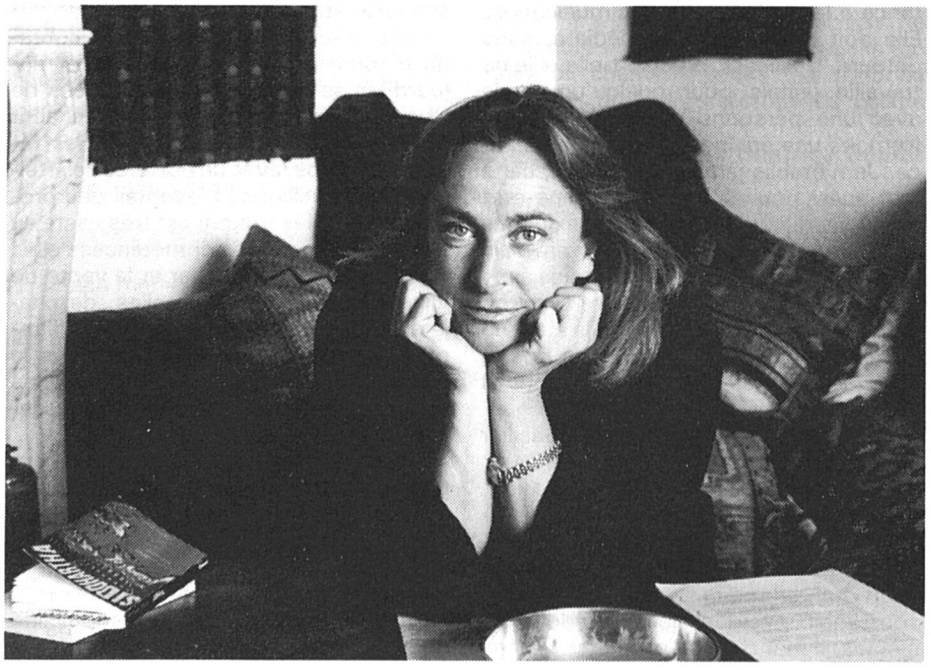
« En fait, je me suis trouvée dans la situation-type de toute une génération de femmes qui ont lâché leurs études pour le mariage et qui tentent une réinsertion professionnelle à quarante ans. Banal, sans doute, mais pas facile, d'autant plus que j'avais vécu douze ans à l'étranger, mariée à un diplomate suisse et qu'il m'était évidemment interdit d'exercer une activité professionnelle. Quand je suis revenue à Genève, j'ai commencé par faire des remplacements au collège. J'ai même ouvert la première classe d'accueil au collège Sismondi. Mais voilà, sans licence, pas de nomination possible. J'ai donc été confrontée à un choix précis : soit je reprenais mes études pour continuer d'enseigner, soit je partais dans une autre direction. »

Anne Biéler opte finalement pour la deuxième solution. Elle a le sentiment qu'en retournant à l'université, elle dévaloriserait son propre vécu, qu'elle le renierait un peu : « Nous sommes très nombreuses à avoir appris la vie sur le tas et à mes yeux, cette connaissance-là est aussi importante que celle qui est sanctionnée par les diplômes. Je refuse d'adhérer à un discours qui valorise et officialise un seul type de formation. »

Anne Biéler quitte l'enseignement en juin 1983 et travaille pendant quelques mois dans une agence de publicité. Bientôt, c'est le chômage, avec son cortège d'angoisses, de stress et surtout d'humiliations : « Il faut dire qu'avant d'en arriver là, j'avais fait antichambre dans tous les bureaux de placement. C'était atroce, car en acceptant ce système, je reconnaissais que j'étais arrivée au bout de mes possibilités. Alors, j'ai fait le point. Très indépendante, j'ai compris que je ne pourrais plus aller mendier un emploi chez qui que ce soit. Il ne me restait donc plus qu'à me boucher le nez et plonger... »

Ce qui intéresse Anne Biéler, c'est la culture, mais surtout la communication, la transmission de la culture. Les artistes, pense-t-elle, n'ont pas tous le moyen de s'exprimer, car il faut un certain culot et une assurance folle pour pro-

Photo Helena Mach



mouvoir son propre spectacle. Elle décide donc de se charger de ce travail : « Dans le domaine culturel, on a besoin de gestionnaires, d'organisateurs. On a besoin de gens qui gardent une certaine distance face au spectacle. »

En démarrant, la jeune organisatrice se doute bien que la culture ne nourrit pas son « homme », aussi n'y consacre-t-elle qu'un tiers de son temps. Parallèlement, elle se lance dans d'autres activités, publicité, confection de brochures et d'affiches, organisation d'un cycle de conférences sur l'analyse transactionnelle à Villars, etc. : « Je ne fais pas de prospection, les demandes affluent sans que je les sollicite directement. Au début, j'ai parfois accepté des travaux dans des domaines où je ne me sentais pas vraiment efficace. Expérience faite, je sais que je dois refuser certaines demandes, les diriger ailleurs. »

— En quoi consiste votre travail d'une manière très concrète ?

« Je prépare des dossiers de presse pour les artistes dont je m'occupe et je les envoie à des organisateurs de spectacles, de festivals, etc. Je constitue également un fichier comprenant les lieux où il se passe quelquechose, que ce soit en France profonde, au Jura ou en Valais ; je répertorie aussi les personnes susceptibles d'engager un artiste, etc. C'est un travail de fourmi, qui va s'étendre sur bien des années.

J'envisage maintenant de développer tout ce tiers culturel qui me passionne, de suivre des troupes, d'organiser des tournées. Mon histoire se compose d'une foule de petits riens, de petits détails. Je suis en plein dans la communication et j'adore ça. Les résultats sont là, palpables. »

Communication, quand tu nous tiens... Anne Biéler attache une immense importance à la qualité de la communication. Elle doit être directe, immédiate, sans détours. D'ailleurs, précise-t-elle, « je ne travaille jamais pour quelqu'un, mais avec une personne déterminée. Nous formons une équipe, liée par la confiance. Je n'établis jamais de contrat, car il faut aussi pouvoir se libérer sans être freiné par du papier. Est-ce une exigence typiquement féminine ? Je n'en sais rien... Il me semble que les hommes avec qui je travaille ont besoin eux aussi de ces rapports de confiance. Mais c'est un luxe, je vous l'accorde, un luxe que je paie parfois très cher, auquel je tiens absolument. »

— Comment arrivez-vous à concilier vie professionnelle et vie familiale ?

« C'est une question d'organisation, de répartition des tâches. Cliché ? Peut-être, cependant, j'y crois profondément. Le fait que mes enfants sont relativement grands et que je travaille à la maison simplifie évidemment bien des problèmes. Il faut dire aussi que toutes ces années passées à l'étranger nous ont donné une certaine autonomie. Nous avons un lieu, la maison, où nous connaissons la présence des uns et des autres, mais nous avons aussi nos activités indépendemment les uns des autres. Et puis, j'ai appris à anticiper. Si j'ai un travail important à rendre, je l'annonce et ma famille respecte ma présence-absence. Puisque le travail correspond pour moi à un choix et à une nécessité, j'essaie de trouver des compromis, de m'arrêter à temps pour éviter les tensions. C'est le privilège de la femme de quarante ans de reconnaître les morceaux de puzzle dont elle est composée et de jongler le mieux possible avec, en vertu d'une connaissance qu'elle a d'elle-même et de ceux qui gravitent autour d'elle. »

Eliane Daumont

PIA ET BARBARA : DEUX BATTANTES

Barbara Weisser

Pia Travostino

Faire carrière dans le domaine de l'immobilier représente aujourd'hui un véritable tour de force tant la concurrence y est féroce, et ceci à plus forte raison pour des femmes. C'est pourtant ce qu'ont réussi à faire Pia Travostino et Barbara Weisser en créant leur propre entreprise à Montreux. Outre un capital de départ minimum, toutes deux bénéficiaient d'une formation commerciale de très haut niveau et d'une expérience professionnelle étendue.

Grâce à un labeur acharné et un courage à toute épreuve, elles peuvent aujourd'hui se féliciter du plein succès de leur entreprise. Elles totalisent à leur actif 1500 à 2000 clients de toutes les régions du globe, avec un portefeuille atteignant 800 millions ! L'éventail des problèmes qu'elles traitent est très vaste au même titre que leurs compétences : elles font à la fois dans l'achat et la vente de villas individuelles et jumelles, de chalets, d'appartements, de terrains, d'immeubles locatifs et également dans la promotion, ainsi que des expertises, des conseils immobiliers et des investissements internationaux.

Leur réussite, estiment-elles, tient principalement au fait qu'elles exercent leur profession avec passion (c'est ce qui leur a permis de vaincre une certaine incrédulité à leur égard au départ) et qu'elles font preuve au niveau de la vente de plus de sensibilité et de disponibilité que leurs collègues masculins.

« Nous devons nous adapter à une clientèle cosmopolite, explique Barbara, ce qui nécessite beaucoup de psychologie ; nous prenons toujours le temps pour nos clients... même si le temps nous manque ! Par exemple, nous avons créé un « service après vente », afin d'être toujours à l'écoute des désirs de nos clients, une fois le contrat conclu. Le fait d'être femmes nous permet peut-être aussi de donner des conseils plus nuancés sur des détails, comme les installations sanitaires. Nous avons triplé notre chiffre d'affaires de la première année, et ce qui nous réjouit beaucoup, c'est que six ventes sur dix sont faites par recommandation. »

Une autre qualité indispensable pour ce type de travail, c'est la combativité. « Exercer ce métier, c'est possible pour des femmes, dit Pia, qui a occupé de nombreux postes à responsabilité avant de se mettre à son compte, à condition d'être assez coriace (même si ce n'est pas dans votre caractère) et d'avoir la « carrure » nécessaire ».

Toutes deux reconnaissent volontiers que leur succès n'aurait jamais été possible sans un énorme investissement personnel, effectué dans des conditions de travail astreignantes, avec des journées de 12 à 15 heures de travail, samedi et dimanche compris.

« Je conçois ce métier comme un sacerdoce, dit Pia ; et il est vrai qu'il est difficile de concilier une vie familiale harmonieuse avec une vie professionnelle de cette intensité ». Elle-même a deux fils qui adorent leur mère et qui en sont très fiers. Tous deux se destinent aussi au monde des affaires !

Pia et Barbara sont conscientes que le fait de travailler à deux est un atout : « Notre collaboration est fructueuse parce que nous poursuivons un but commun et que nos personnalités se complètent ».

Ces deux patronnes, responsables à 100 % de leur entreprise, offrent l'image de deux jeunes femmes aussi dynamiques qu'équilibrées, créatives et pleines d'humour. Elles disent faire périodiquement leur autocritique : combien de chefs d'entreprise en font-ils autant ?

Suzanne Tissot